

---

## A PROPOS DU RÉFÉRENT ET DU PRÉCONSCIENT

**Olivier Flourney**

L'objet référent, proposé par Nicos Nicolaïdis, concerne la nécessité ou le besoin par rapport au désir.

L'opposition classique du besoin de nourriture et du désir d'amour (ou de sexe) nous est familière.

Selon la perspective psychosomatique, il semble pourtant qu'il ne s'agisse ni de nourrir, ni d'être dévoré (régression selon la théorie psychanalytique à l'oralité, au stade oral ou cannibale), mais bien d'être entendu.

Le patient dit psychosomatique souffre d'une carence au niveau de son rapport à un objet que Nicolaïdis appelle référent. Il n'arriverait pas à se faire entendre, son préconscient lui ferait défaut. Plus précisément il ne disposerait pas des mots nécessaires pour penser.

Rêver est une chose, penser son rêve en est une autre : pour penser il faut des mots, les mêmes mots dont on se sert pour essayer de se comprendre soi-même et de se faire comprendre par les autres grâce à la parole.

Les patients psychosomatiques sont ainsi en proie à un problème de survie car l'homme sans pensée faute de mots ne saurait survivre, et la psychanalyse est compromise faute de mots. Alors que les psychonévroses sont en proie à un problème concernant la communauté des hommes et leurs désirs ou leurs peurs de vivre ensemble, que cela se traduise au niveau de la figurabilité d'un rêve,

d'un fantasme, ou de leur traduction en récit lors d'une séance.

On peut aussi souligner leur différence en se référant aux deux topiques freudiennes. La première topique convient mieux à l'objet référent: il s'agit d'un trouble au niveau du préconscient qui ne parvient pas à faire le lien entre inconscient et perception/conscience. Il ne dispose pas des mots pour comprendre ce que signifie l'inconscient ni ce qu'il signifie. La seconde topique convient mieux à l'objet du désir: ici c'est le moi qui n'arrive pas à gérer les relations entre le ça et le surmoi. Il est en proie à l'indésirable désir œdipien et en conflit avec l'objet.

Si l'analyste a affaire à un cas relevant de la psychosomatique, quelles sont les mesures théoriques et pratiques qu'il peut envisager? Comment s'offrir comme représentant de l'objet répondant avant tout à la nécessité, autrement dit à la survie, de l'objet référent, et non comme représentant de l'objet sexuel dans le contexte de l'indésirable désir œdipien?

Voici un bref exemple de névrose traumatique dite névrose actuelle ou, en l'occurrence, névrose de guerre, à partir duquel je tenterai de préciser l'attitude qui me semble répondre à l'objet référent dont il est question, et de suggérer que la différence entre objet référent ou période référente et objet du désir est plus intéressante du point de vue théorique que clinique.

En Italie, il y a de cela une trentaine d'années, par une journée printanière d'une température exquise, dans une campagne où seul le chant des cigales se mêlait aux parfums de la pinède, je me suis trouvé me promenant dans un jardin avec un médecin de mon âge que je ne connaissais que vaguement, l'ayant rencontré chez des amis. Il savait donc que j'étais psychanalyste et m'a raconté spontanément l'histoire que voici:

*A 18 ans il a été mobilisé dans l'infanterie italienne et envoyé sur le front de guerre, c'était en 1942, 1943. On a peine à imaginer ce que cela signifiait à l'époque... Après maintes péripéties souvent tragiques, un certain jour il est brusquement précipité sur un champ de bataille où s'est livré un des combats les plus féroces de la deuxième guerre mondiale entre la coalition germano-italienne en déroute et les troupes alliées. Et là, dans l'enfer des explosions il est blessé à la jambe, tombe terrassé et aperçoit avec épouvante un énorme tank ennemi lui dévaler droit dessus. Au der-*

*nier moment il le voit modifier sa trajectoire comme pour l'éviter, puis plus rien. C'est le trou noir (ou, sans jeu de mots, le blanc, le trou blanc).*

*Plus tard il « se retrouve » dans une infirmerie de campagne, prisonnier ou libéré, opéré et plâtré mais vivant. Voilà pour l'histoire.*

Or, depuis plus de trente cinq ans il me dit faire chaque fin de semaine le même cauchemar. Cela fait combien?... 1600 fois ou davantage. Dans son rêve il revit la scène, couché à terre, douloureusement immobilisé par sa jambe en lambeaux. Il voit le tank débouler droit sur lui. Horrifié il veut hurler mais sa voix ne porte pas. Au moment où le tank lui arrive dessus il se réveille pantelant, suant, le cœur battant la chamade, et perçoit son hurlement d'effroi comme un petit cri tout juste audible.

Comme médecin de campagne il a essayé en vain tous les somnifères et tranquillisants de l'époque, ainsi que les médecines parallèles telles que l'acupuncture, l'homéopathie ou la réflexologie.

Je l'ai écouté. Je n'ai pratiquement rien dit. Nous nous sommes revus une seule fois un an plus tard, il m'a juste dit en souriant que les psychanalystes font parfois des miracles. Nos amis communs, eux, m'ont dit que depuis un an il avait beaucoup changé, était plus calme, moins nerveux, et chantait mes louanges. Quelques années après j'ai appris sa mort, une crise cardiaque. Ce qui n'est pas vraiment pour nous étonner.

Dans notre métier nous vivons tous des expériences miraculeuses surtout en début de carrière, mais peut-on tirer un enseignement quelconque de celle-ci ?

Je soulignerai les points suivants :

1. Le cadre ou l'organisation : comme lors de cette promenade, il me paraît utile de se trouver dans des conditions particulièrement favorables telles qu'un environnement paisible, non stressant. C'est bien là ce que tentent les psychanalystes en recevant leurs hôtes dans un lieu qui soit accueillant, un bureau, un office, un cabinet médical, familial tant pour le patient que pour l'analyste, un lieu où chacun puisse se sentir comme chez soi tout en n'y étant pas. Chacun est l'hôte de l'autre.
2. Nos regards ne se croisaient pas, nous nous prome-nions, c'est un fait négatif particulièrement important : aucun regard interrogateur, méfiant ou désirant,

de sa part qui troublerait mon écoute, aucun regard de ma part qu'il puisse interpréter comme un désir ou un reproche, une séduction ou un rejet, ou qui les transmette de fait, à mon insu ou non. Et c'est bien là une des vertus de la disposition du fauteuil et du divan des psychanalystes. On ne se regarde pas dans les yeux.

3. Je n'ai proféré aucune demande, aucun désir, aucune règle fondamentale, il n'en était du reste pas question dans les circonstances présentes. Le récit de mon interlocuteur est dit comme si j'étais là pour l'entendre, l'accueillir. Par contre, pour ma part, je m'étais spontanément mis dans la situation du psychanalyste prêt à entendre tout ce qui lui venait à l'esprit comme le veut la règle fondamentale... tout en demeurant moi-même.
4. les interprétations: en l'occurrence je n'en ai fait aucune. Je n'ai donc exprimé ici encore aucun désir d'analyste. Il aurait fallu pour cela être dans une situation d'analyse afin de ne pas tomber dans les dangers de l'analyse sauvage avec ses aspects contre-productifs bien connus.

Ceci dit, l'important, d'un point de vue moins organisationnel, plus lié à l'événement, aura résidé pour moi et vraisemblablement pour lui aussi dans la découverte que le rêve traumatique *n'est pas* la répétition de l'incident traumatique. C'est un rêve qui s'est révélé être une répétition contraignante d'un incident que le rêveur ne comprend pas, un rêve dont le contenu trompe le rêveur, suivi d'un réveil comme réaction défensive d'évitement de son accomplissement. Ce rêve est apparemment une tentative avortée de satisfaction d'un souhait de survie. Et en l'occurrence c'est le psychanalyste qui va s'en apercevoir en le découvrant.

Si j'ai écouté sereinement son récit, c'est sans doute parce que en tant que psychanalyste l'indésirable désir œdipien m'était clairement omniprésent. Je le voyais châtré, impuissant sur une terre-mère hostile, mais surtout terrifié par un couple de parents monstrueux, le char et son pilote qui allaient l'écraser, l'engloutir. Différence significative: lors de l'événement le char avait tourné, alors que dans le cauchemar il lui venait droit dessus. C'est l'exemple même d'une *Wunscherfüllung*, d'une tentative de satisfaction: être broyé par le tank et son pilote, régression d'une extrême violence à une scène primitive impensable de mort et de vie. Le cauchemar n'était donc pas le

clone de la réalité, c'était une tentative répétitive d'élaboration d'une nécessité, celle de vivre, de survivre, sans succès, sans mots, sans préconscient, représentée paradoxalement par la terreur de la mort, ou plus précisément, selon moi, du néant qui précède la scène primitive.

Si le cauchemar se poursuit, c'est l'écrasement, le néant, ou alors, comme tout le rêve est le fait du rêveur, c'est la coalescence du sujet, du tank et du pilote en un tout irreprésentable, « scène primitive » impensable. S'il s'interrompt – mais qui l'interrompt :... le rêveur, le dormeur, une mystérieuse fonction biologique ? – c'est une tentative réussie de survie, de renaissance, mais accompagnée d'affres et d'incompréhension.

Ce rêve, c'est alors une scène primitive, non pas observée par l'enfant comme en parlait Freud, ni imaginée par l'enfant kleinien qui la « verrait » du dedans, mais bien vécue par le rêveur à partir de restes diurnes (l'incident où il avait failli passer de vie à trépas) inversés dans le sens opposé, du néant à la vie.

Pourtant, cette explication ne me contente qu'à moitié, elle me laisse sur ma faim. Pourquoi notre entretien aurait-il été efficace alors que depuis tant d'années notre homme a sûrement eu plein d'occasions de réfléchir à ce rêve ou peut-être même de le raconter ?

On peut, il me semble, distinguer ici l'intrication entre un objet référent nécessaire à la survie, en l'occurrence ce qui en lui provoque son réveil, sans pouvoir préciser ce dont il s'agit, et l'objet de la pulsion sexuelle, en l'occurrence le rêve manifeste visant à l'indésirable satisfaction œdipienne dans son versant extrême de fusion mortelle, ou de figuration paradoxale du néant précédant la scène primitive avec ses trois acteurs, le blessé, le tank et son pilote, vraisemblablement l'enfant, la mère et le père.

Il est dès lors plausible de penser que lors du récit du rêve qu'il m'adresse, je suis devenu le représentant, le remplaçant, le substitut silencieux de ce couple de parents monstrueux, loin du fracas des armes, dans un environnement paisible, pacifié.

C'est alors à nouveau cette idée d'un cauchemar répétitif qui ne soit pas le clone de l'événement traumatique manifeste, qui ne soit pas la tentative d'élaboration de l'accident, qui nous vient en aide, à nous forts de nos connaissances analytiques.

La *Wunscherfüllung* de Freud, cette tentative de réalisation d'un souhait, vise précisément l'inconscient et l'inconscient en l'occurrence se trouve désormais claire-

ment représenté en négatif dans cette histoire: c'est le trou noir, le « blanc » qui a succédé à l'accident. En toute logique analytique le manifeste dissimule le latent tout en le trahissant. Ils se succèdent ici dans les faits: l'accident puis le noir, la perte de conscience. Le rêve et le réveil condensent les deux: la perte de conscience vécue n'y est pas représentée. Et ce trou noir, ce manque, ce vide de l'expérience « non-vécue », peut alors être interprété comme une typique manifestation d'angoisse hystérique, un oubli. Oubli de quoi? Vraisemblablement du désir de survivre. Ou de la peur de mourir.

Le rêve prend ainsi tout son sens: il est construit à partir du matériau manifeste, l'incident du tank, seul matériau à disposition. Mais il concerne le latent, l'inconscient, ce trou noir, cette absence équivalente à une mort psychique, vécue comme un temps mort, une mort psychosomatique temporaire. Le contenu de ce blanc, ou ce blanc lui-même comporte une double signification: vie et mort simultanées, intriquées, impossibles à distinguer l'une de l'autre. Contradiction insurmontable, impensable. Blanc de la nuit noire.

L'efficacité de notre brève rencontre semble alors tenir au fait de la rencontre entre mon écoute et son besoin de trouver les mots, de parler, de remettre son préconscient en fonction, ce préconscient sidéré par cette « absence », ce vide de temps et d'espace entre l'accident et le réveil à l'infirmerie, vide fait de désirs contradictoires *inconscients* de vie et de mort, de naissance et de néant, ce préconscient qui n'avait plus que du manifeste à disposition pour s'exprimer. J'étais vraisemblablement le représentant de cet objet référent nécessaire, nécessaire pour entendre avec lui son dilemme, cette impasse, à travers ces mots trompeurs mais qui ne lui faisaient plus défaut, à travers ces paroles préconscientes qui devaient impérativement réussir à s'intégrer comme discours dans la communauté des vivants, avant de pouvoir en arriver à la formulation, à l'énoncé, de l'indésirable désir œdipien et au transfert des névroses, si notre rencontre avait débouché sur une analyse. Auquel cas je serais devenu un nouveau représentant de ces parents monstrueux – tank et pilote –, un nouvel objet de l'indésirable désir œdipien, plus accessible et plus malléable, moins dangereux, l'objet/sujet du transfert.

En somme, si notre conversation a été bénéfique – ce que tout laisse croire – c'est dans la mesure où elle aura résolu l'angoisse et la répétition du cauchemar sans pour autant que le rêveur en ait compris la teneur psychanaly-

tique. Si notre rencontre avait débouché sur une analyse (désir du rêveur de ne pas se contenter d'un indéniable soulagement mais d'y comprendre quelque chose) le psychanalyste aurait dû transiter par la « représentance » des parents de l'indésirable désir œdipien avec toutes les difficultés et tous les risques que comporte une cure, avant d'en arriver avec lui à la compréhension souhaitée.

Etre enfin entendus en se sachant écoutés, c'est une chance pour ces patients, une condition pour donner un sens à cette incompréhensible pseudo-répétition d'une réalité manifeste donc fallacieuse. A nous de réussir à saisir cette chance...

Bien des questions n'en demeurent pas moins en suspens, demandant une ébauche de réponse. Pas de Pré-conscient, cela veut dire quoi: un défaut de structuration des instances internes (Ics. Pcs. Cs.) ou plutôt ici un défaut de motivation, d'intention, pas d'intentionnalité préconsciente comme si personne n'était à même d'entendre ce que cet homme vivait dans son cauchemar du fait que lui-même l'ignorait, du fait que c'était l'événement réel qui avait trompeusement fourni la matière au contenu manifeste du rêve ?

L'absence, le trou noir vécu ou plutôt non vécu, étaient tout simplement irreprésentables alors que le contenu latent du rêve nous en a donné la clé qui s'est révélé être la scène primitive, cette scène qui seule permet le passage du néant à la vie.

Certes, l'explication qu'offre l'idée d'une régression à ce moment mythique extrême de bascule du néant à la vie, représentée par le choix du rêveur de se réveiller en palpitant d'effroi plutôt que de se laisser écraser par le char d'assaut, peut correspondre à un sursaut pulsionnel, à une formidable dépense d'énergie pulsionnelle négentropique venant stopper le cauchemar dont l'aboutissement aurait signé l'appartenance à quelque instinct de mort. On peut même aller jusqu'à spéculer que la mort effective de cette personne serait l'aboutissement logique du cauchemar sans réveil, l'arrêt cardiaque étant simultané à l'écrasement terrifiant, quelque chose de l'ordre d'une dépersonnalisation littérale, psychosomatique, d'une dévitalisation. Ce qui permettrait de conforter une théorie instinctuelle dualiste, dynamique et énergétique. Pulsions de vie, pulsions de mort.

Pourtant je dois avouer que cette théorie, si elle peut me satisfaire pour autant qu'elle soit suffisamment élaborée, ne me satisfait ici encore qu'à moitié.

Le concept de pulsion sexuelle, d'une sexualité infantile remontant jusqu'à la naissance même, ou les deux concepts opposés et complémentaires de pulsion de vie (sexuelle) et de pulsion de mort qui, ici, semblent bien répondre à l'interprétation du cauchemar et du réveil, sont des hypothèses fondamentales de Freud qui ont bouleversé la psychologie. Elles font partie de l'héritage freudien et de l'éventail de la « sorcellerie » métapsychologique. La sorcellerie tient ici à l'emploi d'un modèle fait de dynamisme biologique, de force mécanique et d'économie financière pour construire un concept de pulsion qui traduise et rende compréhensible à la raison la sexualité psychique, laquelle non seulement envahit toute la vie psychique mais va jusqu'à régir l'activité sexuelle organique elle-même. La pulsion a largement fait ses preuves au plan heuristique et permis une compréhension originale des phénomènes psychiques observés ou vécus en analyse, en leur attribuant notamment les notions énergétiques de force, de dynamisme, et de jeu économique entre les investissements, les surinvestissements, contre-investissements et désinvestissements, hypothèses formalisées grâce à ce modèle et théoriquement mesurables de manière quantitative, trouvant par là une assise scientifique rejoignant celle des sciences exactes ou dures, physico-chimiques notamment, et de la logique rationnelle. La notion d'inconscient devenait ainsi comparable à une « chaîne » rigoureusement déterminée et l'espoir fugace de Freud de réduire les conflits psychiques à des réactions chimiques s'en trouvait conforté.

Mais c'est le cartésianisme victorieux qui devait en faire les frais dans la mesure où le besoin (scientifique?) d'objectiver les découvertes freudiennes sur la personne de l'analysant tendait à repousser de plus en plus le psychanalyste dans le rôle de l'observateur impartial d'un processus qu'il ne pouvait pourtant que vivre pleinement, subjectivement, avec son patient. Le « cogito » est peu à peu apparu comme incapable de cerner l'effet de la cure psychanalytique, les pulsions étant, elles, devenues inaptées à cerner davantage que la personne dans une optique solipsiste, narcissique, du fait qu'elles ne visaient que leur objet, qu'elles étaient objectalisantes, alors que la rencontre ou l'expérience psychanalytique est essentiellement et avant tout de l'ordre d'une intersubjectivité.

La mise au jour de la sexualité infantile, cette découverte fondamentale que l'on doit à Freud, cette sexualité que masque l'amnésie, cette sexualité plus psychique,

plus fantasmatique qu'agie, concerne tous les enfants. La masturbation comme incident corporel manifeste n'étant que la pointe de l'iceberg. Chacun est objet sexuel de l'autre si l'on veut le dire ainsi, mais aucun enfant n'est à même de découvrir la sexualité chez l'autre sans sa propre participation subjective. C'est Freud, l'adulte, qui l'a découverte, lui qui fut jadis comme tous les enfants «sexuel pervers polymorphe». Et les fondements de la cure psychanalytique se doivent de reposer sur cette sexualité intersubjective que psychanalyste et psychanalysé revivent de concert avant qu'elle ne devienne interprétable.

Sans cette intersubjectivité l'échange fructueux des pensées par le biais de la parole ne peut être attribué à une transmission énergétique pulsionnelle ou transférentielle quelconque de la pensée sans courir le risque de tomber dans les phénomènes parapsychiques de transmission de pensée.

Le versant quantitatif, dynamique et économique de la théorie de la pulsion et de son objet, et le problème insoluble de cet objet devenant simultanément pulsion du premier, est inséparable du discours, du contenu des séances: que faire pour qu'un dialogue porteur de part et d'autre de messages issus de cette sexualité infantile enfouie sous l'amnésie, de messages incompréhensibles, intransmissibles, *inconscients*, puisse devenir discours non pervers, partagé, sans ambiguïté?

L'analyste et l'analysant réduits à des entités pensantes ne pouvant communiquer «pulsionnellement» entre elles, les analystes ont eu recours à d'autres concepts pour parler de ce qu'on pourrait s'avancer à nommer, en empruntant ce terme aux sciences exactes contemporaines «le chaos déterministe» de l'expérience. Ces concepts se référant aux sciences humaines se sont révélés indispensables pour cerner les changements qualitatifs vécus dans l'intersubjectivité de la cure. Ils ont fait appel à divers domaines, linguistique, philosophique, psychologique, sociologique, historique, etc. Et la découverte par Freud lui-même du complexe d'Œdipe et de son indésirable désir a incité les analystes à l'envisager sous des angles aussi variés que le signifiant avec le sens et la signification, l'herméneutique avec l'histoire ancienne et perdue dans l'amnésie infantile mais ayant conservé un pouvoir actuel, la maïeutique symbolique de l'action de l'analyste et bien sûr la mythologie pour ce qui est du complexe lui-même. Cette approche est de caractère plus structural que ne le sont les pulsions. Elle n'est pas soumise

au développement corporel comme les pulsions qui elles, avec leur modélisation biologique se modifient au cours de la croissance.

Tous ces nouveaux champs d'investigation viennent-ils s'ajouter au déterminisme pulsionnel et souligner l'aspect qualitatif de la relation analytique au détriment de la pulsion et de sa force qui en feraient les frais ?

Pas nécessairement: deux théories couvrant une même expérience, si différentes soient-elles l'une de l'autre, peuvent parfaitement cohabiter sans nuire à leur valeur. Un astrophysicien – Andrei Linde confronté à la même question à propos de sa théorie de l'inflation chaotique de l'univers qui vient s'ajouter à celle du big bang pour parer aux difficultés soulevées par cette dernière pense que leur « beauté intellectuelle » les valide toutes deux et écrit à ce propos que l'espoir d'aboutir à une seule théorie universelle tient aux civilisations monothéistes. Les Indiens ou les Japonais n'ont pas un tel idéal, écrit-il. Dans cette perspective, théorie des pulsions, complexe d'Œdipe, ou d'autres théories plus récentes devraient pouvoir cohabiter dans l'esprit de l'analyste sans qu'il se croie obligé de penser à Freud comme dépassé ou vieux jeu ou de négliger des approches plus récentes. Modernité et post-modernité peuvent faire bon ménage comme je l'ai suggéré dans mon livre *Un désirable désir*.

J'aimerais ici ébaucher brièvement une manière de parler de ces problèmes qui me fait mieux comprendre l'effet bénéfique de l'écoute analytique (et de ses interprétations si notre rencontre avait débouché sur une analyse) sous son versant qualitatif. Je veux parler de la « déqualification », un terme qui évite la question absconse d'une énergie pulsionnelle transférentielle circulant entre deux personnes par le biais de la parole. Ce qui évoque aussitôt des questions moins spécifiques: comment qualifier l'action de la parole à distance sur l'auditeur, celle fictive d'un personnage de théâtre, ou virtuelle d'un acteur de cinéma sur le spectateur, ou encore celle, imaginaire, d'un livre sur le lecteur comme si, et voilà l'absurdité soulignée, ses caractères d'imprimerie portaient en eux et à travers les siècles, une charge énergétique, une force pulsionnelle, capable de modifier l'équilibre instinctuel du lecteur? Ces caractères sont une condition nécessaire certes, mais pas suffisante pour le partage d'une intelligence ou d'une émotion, d'un sens, entre l'écrivain, fût-il mort depuis des siècles, et ses lecteurs !

Le discours analytique, dire tout ce qui passe par la tête selon la règle fondamentale proposée à l'analysant, – soulignons au passage ce « ce qui nous passe par la tête, ou nous vient à l'esprit » (d'où cela viendrait-il si ce n'est de l'inconscient ?) et non pas ce à quoi l'on pense –, tout écouter et le cas échéant interpréter, ou deviner ce qui s'y cache (Vassalli) tâche incombant à l'analyste, est un discours commun qui déqualifie. Ce qui vient à l'idée de l'analysant est déqualifié<sup>1</sup>, son récit perd sa qualité propre, solipsiste (je pense donc je suis). Ici c'est le récit que ce personnage me fait qui déqualifie son histoire intime qu'il connaît ou méconnaît pour devenir histoire partagée entre lui et moi, et cette histoire partagée me déqualifie également, je perds ma qualité cogitative personnelle pour m'intégrer à cette histoire, la vivre avec lui et le cas échéant l'interpréter. Nous devenons tous deux les jouets ou les objets d'un mythe commun, d'une histoire fantasmatique, celle de l'indésirable désir œdipien. Du point de vue du transfert il devient l'enfant de la scène primitive, et moi ses parents porteurs de néant et de vie.

Sa parole déqualifie son discours privé, cette répétition vaine et solitaire du même cauchemar, et notre évitement du regard y contribue dans la mesure où le regard d'autrui a tendance à renforcer nos qualités personnelles de manière défensive car on préfère en général être soi-même que devenir celui qu'on croit voir dans les yeux des autres, à moins que ce ne soit juste le contraire.

Bref, nous devenons tous deux objets de notre discours et si l'on opte pour la théorie psychanalytique nous devenons l'un et l'autre les objets du complexe d'Œdipe, de son indésirable désir fait de tous les dangers, inceste, meurtre, castration...

Notons au passage que la castration y perd de sa superbe. Le rabaissement (Erniedrigung) généralisé de la vie amoureuse dont parle Freud cité et commenté par Jean Imbeault, lequel peut s'appliquer aux deux sexes, peut à mon avis la remplacer avantageusement. La castration répondait peut-être mieux à l'espoir freudien de scientificité que l'aveuglement d'Œdipe avec sa puissance symbolique puisqu'elle pouvait se référer à la différence des sexes telle que les psychanalystes se la représentaient

---

<sup>1</sup> Déqualifié et non disqualifié avec sa connotation péjorative. Le cauchemar répétitif de l'événement manifeste est déqualifié au profit du latent: il s'agit d'un indésirable désir œdipien. Lequel sera déqualifié à son tour au profit de la « jouissance du dit ».

au début du siècle dernier –fillette châtrée, garçon effrayé à l'idée de l'être- mais cela n'est plus de mise aujourd'hui. Il nous est loisible d'y renoncer et de la remplacer par la folie, la déraison: pour Œdipe, son histoire est faite de meurtre, d'inceste, de suicide et de folie, cette dernière évoquant Jocaste et Œdipe lui-même, son aveuglement, et de plus la sorcellerie freudienne: c'est en effet le revenant du père mort, tué, qui aurait été le castrateur. C'est là que le rabaissement en s'adressant à tout sujet, répond mieux aux conséquences du meurtre et de l'inceste pour filles et garçons: femmes et hommes, mères ou pères, filles ou fils, sont à ce sujet sur pied d'égalité, même s'ils conservent chacun leurs qualités propres à titre individuel.. Les descendants d'Œdipe, ses quatre enfants, héritent de son aveuglement, il connaîtront tous comme tout(e) analysant(e) et comme tout le monde je suppose, les affres de l'indésirable désir avec son cortège d'espairs et de malédictions, et l'impossibilité d'une authentique satisfaction sexuelle sans procéder à un « rabaissement » de l'objet de leurs rêves...

Et c'est là, à l'occasion de la reviviscence du conflit œdipien, que l'analyse, si elle prétend à une certaine efficacité, se devra de déqualifier une seconde fois, de déqualifier ce fantasme créant ou créé par la relation de transfert, cette réalité virtuelle vécue et éprouvée en analyse, cet indésirable désir œdipien, déqualification débouchant sur la découverte des qualités réciproques des participants de la cure, à savoir sur ce que j'ai appelé la « jouissance du dit », ces instants où chacun se retrouve face à l'inconnu d'un avenir incertain, libéré de l'attraction mortelle du désir œdipien, délivré d'un passé obsédant. Ces instants où nous sommes surpris par cette « jouissance du dit », par *un désirable désir*, par ces moments où nous cessons d'être fascinés, englués par le passé se mêlant au présent pour, dégagés de sa funeste attirance, découvrir l'attrait « inquiétant » d'un nouvel horizon.

Alors qu'analysé et analysant sont des enfants soumis à leurs pulsions sexuelles et à leur indésirable désir les contraignant à toutes sortes de manœuvres dilatoires et défensives soit pour arriver à leur fin (l'analysé) soit pour en éviter l'accomplissement (l'analysé), la jouissance du dit peut se représenter par l'allégorie inversée: deux parents qui dégagés des contraintes pulsionnelles et des angoisses œdipiennes, jouissent de leur enfant: le dit.

Si une théorie qualitative et non plus quantitative, pulsionnelle, de notre action en psychanalyse ne nous en

donne pas davantage la clé, je pense que ces mouvements de déqualification et de requalification peuvent contribuer à exciter une fois encore notre imagination et notre désir d'y voir un peu plus clair.

Le chant des cigales, c'est l'indésirable désir œdipien, il bourdonne à nos oreilles son envoûtante, sa lancinante mélodie. Et quand on croit voir la bête, la saisir, elle se tait, s'évanouit, pour laisser place à l'appel de l'inconnu.

Olivier Flourney  
45, avenue de Champel  
CH-1206 Genève

## BIBLIOGRAPHIE

1. FLOURNOY O. (2003): *Un Désirable Désir*, PUF.
2. FREUD S. (1912): *Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse* (Contribution à la psychologie de la vie amoureuse II). Vol XI. Œuvres complètes, PUF, 1998.
3. IMBEAULT J. (2003): *La nuit sexuelle*. Penser/rêver, 3. Mercure de France.
4. LINDE A. (2002): L'inflation chaotique de l'univers, *in: La complexité, vertiges et promesses*, Benkirane, éd. Le Pommier.
5. NICOLAÏDIS N. (1984): *La Représentation*, Dunod.
6. NICOLAÏDIS N. (1990): Le langage, élément nég-entropique, *in: RFP*, 6.
7. VASSALLI.G. (2002): Deviner ou trahir. *Penser/rêver*, 1, Mercure de France.